

Agnès Whitfield, *Ô cher Émile je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1993, 69 pages

Évelyne Voldeng

Numéro 74, novembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voldeng, É. (1993). Compte rendu de [Agnès Whitfield, *Ô cher Émile je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1993, 69 pages]. *Liaison*, (74), 41–41.

Agnès Whitfield, **Ô cher Émile je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille**, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1993, 69 pages.

Quand on lit le texte poétique d'Agnès Whitfield, on se trouve en présence d'une confession épistolaire qui frappe, d'une part, par sa nouveauté, et d'autre part, par son caractère étrangement familier.

La confession de la locutrice anglaise de **Ô cher Émile je t'aime** reprend d'une certaine façon le thème de Hugh MacLennan, celui des deux solitudes, pour lui donner une suite, en conjurant l'histoire et en essayant d'établir un pont entre la méduse anglaise humanisée et son compagnon québécois Émile. Ne lui dit-elle pas «pardonne-moi / le sang de tes ancêtres / et le mépris de mes aïeux» ?

Il est intéressant de voir que le texte d'Agnès Whitfield représente le carrefour poétique des préoccupations de la professeure-traductrice. Cette dernière a publié en 1987 **Le Je(u) illocutoire** sur le nouveau roman québécois à la première personne. Or, que représente **Ô cher Émile je t'aime**, sinon une confession à la première personne où dans une certaine ambiguïté, la voix de la fille de la Gorgone (Méduse, le monstre dont le regard pétrifiait qui la fixait) recouvre celle de sa mère. Émile, l'allocutaire à qui s'adresse cette confession sentimentale, nous rappelle Jean-Jacques Rousseau dont le livre **Émile ou L'éducation** se compose de cinq livres de même que le texte d'Agnès Whitfield, encadré par un poème liminaire et un poème final, se présente en cinq sections. C'est, d'autre part, la traductrice en Agnès Whitfield qui nous parle de son texte comme une «traduction sans original». Il faut noter que la femme en général, ici l'Anglaise, n'a pas d'original, elle est la «voleuse de langue», «au grand pays des solitudes [où] la traduction coûte trop cher».

Les lettres adressées à Émile par la Gorgone anglaise, dont la fille est la porte-parole, réveillent en nous toutes sortes d'échos. Elles baignent dans un intertexte féminin, sinon féministe. L'on pense à Anne Hébert, dans des vers comme «nos rêves repus / de solitudes rompues», à Cécile Cloutier, à Margaret Atwood et à sa «Red shirt». Les métaphores employées par Agnès Whitfield évoquent également les textes féminins : l'eau, les larmes, le tissage, les mains, la blessure. Autre pratique féminine : la référence à des comptines et à des contes populaires.

Ce qui frappe le plus dans le recueil d'Agnès Whitfield est le travail intense sur la langue, la continuelle présence du jeu de mots : «mon pont n'est qu'une toupie / et son fleuve utopie», «...ton archet grince / sur les deux anches / de mon cor anglais». Nous assistons à la réactivation de métaphores : «on me coupe les planches / l'histoire me tranche» (cf. couper les ponts, tranches d'histoire). Même les cinq titres des différentes sections du recueil, si on les juxtapose, forment une sorte de quintil avec rimes internes, externes, assonances et allitérations.

Le texte poétique d'Agnès Whitfield qui semble une confession épistolaire très simple adressée à Émile, l'allocutaire, et par delà au lecteur, à la lectrice, se présente comme l'oignon aux pelures évoquées dans les cinq parties du recueil. Chacun, chacune, selon son point de vue, peut enlever au texte une différente pelure. Il n'en reste pas moins que ce texte est intrinsèquement beau par la fluidité de sa langue, l'urgence de son message : un pont linguistique et psychologique entre les solitudes québécoises et canadiennes. Et il n'est pas étonnant que la Gorgone meure heureuse : sa tête peut détourner des influences maléfiques, mais surtout, son fils Pégase peut inspirer toute poésie et, brillante constellation au ciel, éclairer la nuit de l'humanité.

Évelyne VOLDENG

Critique
POÉSIE

